

## AVANT-PROPOS

Isabelle GAUDY-CAMPBELL & Yvon KEROMNES

« Variation, invariant et plasticité langagière » est le deuxième volume de cette collection consacré à la notion de variation en linguistique ; le premier (Lebaud & Paulin 2015), à travers les notions d'ajustement et d'interprétation, traitait essentiellement du phénomène à partir d'études de marqueurs particuliers jugés représentatifs. Le présent volume poursuit la réflexion, étendant la perspective aux notions de texte et d'usage, de norme et d'oralité comme déclencheurs du phénomène.

La notion de variation, si elle a été très étudiée par la sociolinguistique (cf. Labov, 1972), est longtemps restée éloignée des préoccupations de la linguistique générale, et ce en premier lieu pour des raisons théoriques : dans le cadre d'une linguistique saussurienne classique<sup>1</sup> ou de la grammaire générative de Chomsky par exemple, la variation, rattachée à la *parole* ou à la *performance*, était par définition exclue du champ de la réflexion. Cette position se justifiait tant que l'on considérait le discours comme une simple instanciation de la langue. Le rapport entre ces deux notions change avec la linguistique énonciative (cf. en particulier, les travaux de Benveniste et de Culioli), qui réintroduit le sujet parlant dans le champ d'étude du langage ; plus récemment, avec les approches de la linguistique cognitive fondées sur l'usage, la perspective est tout simplement inversée, l'usage étant posé comme constitutif du langage (cf. Tomasello, 2003, Goldberg, 2006). Ces approches résolument empiristes rejoignent en fait celles de la linguistique de corpus (Kučera & Francis, 1967) qui, à l'encontre des présupposés idéalistes de la linguistique

---

1. Celle inspirée par la lecture du Cours de linguistique générale (1917) et qui a dominé jusqu'à la fin des années 60.

saussurienne classique comme de la linguistique chomskyenne, vise à appréhender le langage tel qu'il est réellement écrit et parlé. Sur ce point, il est évident que l'évolution technologique, la facilité croissante à constituer des corpus électroniques et à les interroger, y compris lorsqu'il s'agit de discours non normatifs (forums internet etc.), ont favorisé l'évolution de théories linguistiques mettant en avant l'usage effectif du langage, qu'il s'agisse d'énonciation, de linguistique cognitive ou fonctionnaliste (Dik 1989, 1997). Dès lors, la variation retrouve toute son importance en tant que phénomène inhérent au langage et à son fonctionnement, et dont l'explication ne se limite pas à des causes sociologiques. Alors que pour Chomsky, par exemple, la variation ne serait que variété, nous la considérons ici en relation avec la notion d'invariance, ces deux notions renvoyant à la double nécessité de stabilité et de plasticité que doit concilier le langage. Si une certaine invariance est indispensable à la persistance du langage, la variation, notion protéiforme, correspond à la capacité à s'adapter à des contextes, situations et types de textes différents. C'est donc dans un dynamisme de production langagière qu'est appréhendée la notion de variation, déclinée selon différentes entrées (phonétique, phonologique, lexicale et grammaticale).

Ce volume est agencé autour des modalités à même de déclencher l'apparition de ce phénomène : parmi les environnements induisant des phénomènes grammaticaux de variation, on retiendra en premier lieu le **type d'usage**, puis le **type de texte**.

Les variations observées dans l'usage d'une même langue peuvent parfois résulter de l'action conjuguée de différents facteurs, diachroniques, sociologiques, diatopiques, voire d'une coexistence antérieure de langues différentes. Il s'agit alors de démêler l'action de ces différents facteurs, comme le fait Marc Fryd en analysant les différentes prononciations attestées du toponyme *Althorp* (Northamptonshire, famille Spencer). Il oppose ainsi l'usage commun de la prononciation de *-thorp* à celui d'une minorité d'initiés. Mais au-delà des critères avancés par la BBC Pronunciation Unit se joue, autour d'enjeux complexes, une opposition entre une « prononciation analytique fondée sur un corpus de règles grapho-phonématiques, strictement synchroniques » et des variantes à l'usage improbable et limité. La thèse longtemps soutenue selon laquelle le *-throps* anglo-saxon doit être distingué du *-thorps* scandinave est examinée avant d'être abandonnée. La métathèse autour de la consonne liquide /r/, plus précisément l'alternance métathétique morphologique et/ou phonologique /Vr/-/rV/ est à son tour considérée dans une perspective

historique large afin d'approcher une définition générale des prérequis phonologiques à une épenthèse ou un effacement vocaliques dans le contexte de consonnes liquides.

Héloïse Lechevallier-Parent comme Denis Apothéloz & Bernard Combettes considèrent deux formes en opposition dont ils rendent compte des paramètres d'usage. Le type de textes (encyclopédiques) est déterminant pour l'analyse des marqueurs de genericité qu'entreprend Héloïse Lechevallier-Parent, qui étudie la variation des syntagmes nominaux génériques en anglais contemporain, entre singulier défini et pluriel indéfini. Cette variation opère dans le cadre de reprises nominales caractéristiques de ces textes, et qui semblent remettre en question le fonctionnement habituel de l'anaphore. En effet, dans ces textes ayant pour cadre un référent générique annoncé dans leur titre, les reprises nominales à l'indéfini pluriel sont très majoritaires. L'emploi de l'article défini marque alors non pas une entité déjà mentionnée, mais une antériorité opérationnelle donnant lieu à réassertion.

C'est également le type de textes, plus particulièrement la spécificité narrative qui nourrit l'analyse de Denis Apothéloz et Bernard Combettes : ils distinguent deux emplois du plus-que-parfait (PQP) dans la narration en français, l'emploi classique (qu'ils appellent processif) dans lequel il renvoie à un procès antérieur au moment de référence (retour en arrière), et un emploi moins courant (qu'ils appellent accompli), à valeur résultative, dans lequel il peut être remplacé par un imparfait. Lorsque le premier type d'emploi est étendu, on a affaire à un récit dans le récit, antérieur au récit principal, et que les auteurs qualifient d'analeptique. À l'intérieur de ces récits analeptiques, le PQP cède parfois la place au passé simple (PS), et c'est cette situation de concurrence des deux tiroirs verbaux qu'étudient les auteurs. Ils portent leur attention sur les transitions du récit principal au récit analeptique, les transitions PQP > PS au sein de ce dernier, et celles du retour au récit principal, détaillant un certain nombre de phénomènes aspectuels, syntaxiques ou lexicaux associés à la variation étudiée.

Parmi les facteurs autres que le type de texte, la **situation** et la nécessité pour le locuteur de s'y adapter sont également propices à la variation. C'est selon le type d'environnement socio-professionnel, en d'autres termes l'interaction langue, culture et société que Matthias Tauveron pose la question de la variation sémantique du mot *événement*, tel qu'il est utilisé par des groupes professionnels distincts, à savoir le journalisme et l'économie du sport. En ayant recours à un corpus exclusivement constitué de manuels et d'articles de sciences humaines (journalisme, marketing, psychologie sociale) il

teste la combinatoire lexicale (les prédicats dont il est complément d'objet) et rend compte du spectre argumental de ce terme selon qu'il est employé dans l'un ou l'autre des groupes professionnels. Ainsi, *consommation* et *production d'événements sportifs* sont attestés en marketing, *interprétation d'événements* l'est en journalisme.

Christelle Rouet-Delarue traite de la reformulation dans le cadre d'un débat ; en situation d'interlocution, la reformulation est un phénomène fréquemment observé, qui donne lieu à des énoncés ou parties d'énoncés perçus comme des variations sur des éléments langagiers produits précédemment. Le phénomène reformulatif nécessite l'existence d'un invariant, de quelque chose de commun aux deux segments constitutifs de la reformulation, à savoir l'énoncé formulé et son énoncé reformulant : la question est dès lors de savoir où se situe cette invariance. L'auteur écarte l'idée d'un invariant sémantique que l'interlocuteur reprendrait pour démontrer que l'invariance est liée au maintien d'une structure argumentative ou causale.

C'est également dans une mise en perspective du type de discours en fonction de la situation que s'inscrit la problématique de Frédéric André et collaborateurs, qui comparent la parole politique dans un débat (Primaire socialiste 2011 entre François Hollande et Martine Aubry) et lors d'une allocution publique (discours pré-électoral au Bourget). Ils défendent l'hypothèse que l'homme politique, afin de focaliser certains contenus à des fins rhétoriques, fait varier le rythme de sa parole (vitesse d'articulation, nombre de syllabes par groupe rythmique analysées à l'aide du logiciel Praat). Sont écartées les pauses relevant de la nécessité physiologique pour mieux traiter les pauses vides intradiscursives, parmi lesquelles les auteurs distinguent les pauses de démarcation syntaxique, de focalisation et d'hésitation. Une description fine de leur nombre et de leur durée selon leur type et en rapport avec le temps de parole permet de montrer leur variation en fonction du contexte d'interlocution.

Ce n'est pas l'identification de facteurs déclenchant qui est l'enjeu dans les travaux suivants, les auteurs rejetant en particulier les facteurs de nature sociologique : comme le proposait déjà Marc Fryd, la variation est actée comme un état de fait consubstantiel au langage, que ce soit dans des emplois « non-standards », dans des échanges bilingues ou configurations d'alternance codique, ou encore dans des emplois non-attestés d'expressions idiomatiques. Tout en utilisant comme repère la stabilité de la langue, qu'il s'agisse d'une norme (normativité de la langue standard ou usage par défaut du monolinguisme) ou encore d'une forme canonique, ils investissent la **plasticité du langage** pour en tester les limites. Ainsi Patrice Larroque

décline-t-il le concept de norme, prescription d'emploi ou conformité avec l'usage courant en anglais. Partant d'une double définition de la notion de norme en tant que prescription et conformité à un usage dominant, l'auteur s'efforce de dépasser une explication purement sociale du phénomène de variation. Si un système linguistique est soumis à des forces à la fois centripètes et centrifuges, et que les premières conduisent à établir une langue standard érigée en modèle, les secondes sont à l'origine de variations souvent considérées comme des fautes, alors que, dès lors qu'elles sont reconnaissables et interprétables, elles appartiennent tout autant à ce système.

Charles Brasart vient retourner l'argument de la conformité d'usage (monolingue) pour montrer que derrière l'apparent chaos inhérent à l'alternance codique (mélange des langues dans les communautés bilingues), il existe, outre une plasticité permise par l'usage de deux langues dans la même conversation, une logique pragmatique à ce changement de langue. Une première observation des deux corpus, français-anglais et allemand-anglais, laisse apparaître une même fréquence d'alternance codique. Par ailleurs, quelle que soit leur représentativité, les catégories (l'alternance interphrasique, l'emprunt de substantifs ou l'insertion de segments préconstruits ou idiomes partiels en langue B dans un énoncé en langue A) ont des proportions étonnamment semblables dans les deux corpus. L'enjeu de l'alternance codique est moins sémantique que rhétorique, tout comme il affecte moins le *dictum* que le *modus*.

Les idiomes partiels sont également au cœur de la réflexion menée par Günther Schmale, qui fait du figement un lieu paradoxal de plasticité. La phraséologie traditionnelle distingue trois catégories dans la classification des idiomes : la forme de base, ses variations les plus usuelles, et ses modifications plus ponctuelles, délibérées ou involontaires. Dans un contexte conversationnel en langue allemande, il révèle que l'usage génère des expressions idiomatiques déviantes et ne reproduit pas à l'identique les formes d'expressions idiomatiques attestées dans les dictionnaires. Bien au contraire, pour le locuteur, ces matrices sont propices à l'exercice de sa créativité et témoignent de sa capacité à les employer sous une forme *potentiellement* modifiée dans des contextes adéquats.

Acceptant comme un état de fait la variation déclenchée par une situation d'**oralité**, Isabelle Gaudy-Campbell et Ruth Huart s'intéressent à l'**invariant de la variation** en langue anglaise en se concentrant respectivement sur les marqueurs *ain't* et *kinda, wanna, coulda*. Si elles les retiennent à la fois pour le phénomène de réduction vocale qui les constitue et pour la grammaticalisation dont ils sont

l'aboutissement, elles en font surtout des opérateurs autonomes qui codent un positionnement énonciatif.

Isabelle Gaudy-Campbell montre en quoi *ain't*, forme réduite emblématique du phénomène de variation, affiche une dimension résolument invariante. Sur le plan prédicatif, de par sa capacité à se substituer aussi bien à *be/have/do* + *négation* et à résorber toute désinence (marque de personne ou désinence temporelle), *ain't* est le support d'une multi-variation telle qu'il atteint un statut invariant de multi-opérateur négatif générique. Sur le plan syntaxique, il apparaît régulièrement au sein du travail de formulation, comme enveloppe prédicative en préparation ou reprise d'une prédication inachevée. Il apparaît également en commentaire à la finale d'un énoncé (au sein de question-tags) permettant à l'énonciateur d'entériner de façon invariante la prédication présente dans la base de l'énoncé. Enfin, il est un vecteur invariant d'oralité, codant la dimension orale de l'énoncé sur lequel il est incident.

Ruth Huart s'intéresse au phénomène de réduction qui affecte certains marqueurs « grammaticaux » ou plus exactement marqueurs relationnels (*and, is, of, to...*). On les trouve en position médiane mais pas uniquement, la recherche portant plus exactement sur des formes réduites à la fin d'un groupe intonatif. Il n'est pas à voir dans la désaccentuation ou dans l'inaccentuation un simple effet de la vitesse d'élocution, explication souvent invoquée, mais plutôt un fonctionnement énonciatif permettant à l'énonciateur de ne pas s'engager personnellement. Cette hypothèse est illustrée par une série d'exemples, retranscriptions d'émissions radio dans lesquelles un même locuteur emploie tour à tour la forme pleine et la forme réduite d'un même marqueur. Il s'agit alors d'expliquer en quoi les contextes d'apparition de l'une ou l'autre forme diffèrent, et en quoi les contextes d'apparition des formes réduites de différents marqueurs se ressemblent. La mise en place de ces systèmes de formes réduites pourrait correspondre à un processus de grammaticalisation, une hypothèse que l'auteur rapproche de celles qui sous-tendent les grammaires de construction.

Ainsi, l'ensemble des articles présentés ici ancre la variation dans un domaine résolument dynamique. Il s'agit d'une part d'un phénomène protéiforme qu'il importe moins de décrire et de catégoriser comme un état de fait (en termes de variation diachronique, diatopique, diastratique etc.), que d'appréhender comme un trait langagier productif, la variation étant à concevoir comme un symptôme des différents modes de fonctionnement du langage.

Egalement, relativement à une norme-fréquence des usages qui fait apparaître une stabilité du langage, la variation, appropriation plus individuelle, est rendue possible par la plasticité constitutive du langage.

Enfin, la contribution collective de ce volume inscrit la variation dans un mouvement : générée par le langage, la variation le génère en retour. Aux deux extrémités du raisonnement, il est traité des paramètres déclencheurs et des formes invariantes qui ont été engendrées.

### BIBLIOGRAPHIE

- DIK Simon C., 1989, *The Theory of Functional Grammar, Part 1: The Structure of the Clause*, Dordrecht, Foris Publications.
- DIK Simon C., 1997, *The Theory of Functional Grammar, Part 2: Complex and Derived Constructions*, Dordrecht, Foris Publications.
- GOLDBERG Adele, 2006, *Constructions at Work: The Nature of Generalization in Language*, Oxford, Oxford University Press.
- KUČERA Henry & FRANCIS Nelson W., 1967, *Computational Analysis of Present-Day American English*, Providence, Brown University Press.
- LABOV William, 1972, *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- LEBAUD Daniel & Paulin Catherine (éds), 2015, *Variation, ajustement, interprétation*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.
- TOMASELLO Michael, 2003, *Constructing a Language: a Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Cambridge, MA, Harvard University Press